Eusebio Leal[1]: Le plus beau cadeau qu'on puisse offrir à Fidel est de faire chaque jour son devoir

(deuxième partie)

Randy : J'aimerais revenir à Fidel un peu plus tard dans cet entretien. Mais, à propos de polémique, vous qui êtes un bâtisseur de symboles, parce que la Vieille Havane est un immense symbole pour notre pays : les symboles nationaux ont aussi été sujets de polémique cette année. Dans ce débat, vous avez été un des polémistes les plus incisifs. Qu'est-ce qui vous inquiète quant à l'usage des symboles ? Que pensez-vous de la façon dont nous, les Cubains, devons utiliser nos symboles nationaux ?
Eusebio Leal : Il y a un temps pour tout. Un jour, quand j'étais jeune, je suis entré au cinéma du quartier chinois où on projetait un film ? Je ne sais pas pourquoi l'opéra chinois en noir et blanc m'a plu, c'est étrange, et il me plaît encore ; de temps en temps, je me mets à regarder la télévision chinoise. Mais au cinéma, il est arrivé une chose stupéfiante : tout à coup quelqu'un s'est mis à rire et un homme qui était là, chinois évidement, lui a dit : « Dis-donc, ça c'est pas pou lile, c'est pou pleuler » et il lui a donné une leçon. Cela veut dire qu'il y a un lieu et un temps pour chaque chose. Je comprends qu'aujourd'hui, j'ai mal fait, parce que même dans la singularité, on n'a pas à imposer ses façons de faire. Toi, tu es venu à l'émission comme tu le devais et moi, je suis venu dans ma tenue de tous les jours. Mais, en un sens, j'ai donné de la dignité à ces vêtements, même si je sais que je ne dois pas les porter tout le temps. Mais je comprends, Randy, que chaque moment a ses propres exigences et je te dirais la même chose à propos des symboles nationaux.

Prends par exemple le mur contre lequel on a fusillé les étudiants en 71[17] . Ce qui s'est passé là est inqualifiable. Ne s'agit-il pas d'un des crimes les plus odieux qu'on ait jamais commis ? Marti parle de ce mur en disant qu'en un jour, il s'est transformé pour Cuba en un bain de sang, en une fontaine, et je t'assure que c'est vraiment pénible de voir des gens faire la bringue devant ce monument. C'est tête découverte qu'il faut s'y rendre, il faut y emmener les enfants pour leur raconter qu'un jour funeste ils ont été fusillés -pas comme on les voit sur le tableau, tous ensemble, mais deux par deux- pour un crime qu'ils n'avaient pas commis.

Certains ont affirmé que ces jeunes avaient commis le crime de profaner une tombe, mais ils avaient commis « un crime » plus grave qui était celui de leur *cubanía* -leur

fierté d'être cubains-, qui s'épanouissait comme une fleur sur leurs visages juvéniles. Donc, je n'aime pas qu'on flétrisse le drapeau cubain qui a coûté tant de sang ! Marti demande qu'on le place sur sa tombe. Quand les demoiselles de Camagüey remettent à Mateo le drapeau qu'elles ont brodé[18], il prononce ces mots : « J'emporterai ce drapeau jusqu'à l'ouest de Cuba ou je reviendrai enroulé dans ses plis. »

C'est pourquoi je ne veux pas voir ce drapeau dans l'accoutrement d'hommes ou de femmes qui font la foire, je ne veux pas la voir sur les sous-vêtements, je ne veux pas voir l'étoile qui a éclairé Heredia[19] sur des tenues impudiques. Je veux qu'on apprenne la valeur que représente le drapeau cubain. Autrement, en quoi le fait que l'armée soit prête à mourir pour lui, qu'elle se mette au garde-à-vous devant lui et qu'elle joue du clairon quand on le lève ou qu'on le descend aurait-il un sens ?
Je pense qu'on ne peut pas dénigrer le drapeau et que c'est au-delà de la loi. Pourquoi les navires de guerre accrochent-ils à leur mât de beaupré le drapeau de Céspedes? Parce qu'il y eut un brave comme le péruvien Leoncio Prado qui, en Amérique Centrale, s'étant emparé d'un bateau espagnol, l'a baptisé Carlos Manuel de Céspedes, et voilà qu'au beaupré flotte le drapeau de Céspedes. Et pour quelle raison arborent-ils l'autre drapeau, celui aux cinq bandes et au triangle équilatéral, lavé avec le sang de tant de sacrifices, celui de Cardenas[20], apporté par le Général Narciso Lopez à un moment où la position idéologique n'était pas très claire et où certains croyaient de bonne foi que l'étoile cubaine devait passer par le sud des Etats-Unis, pas par sentiment, mais par calcul ?

Comment pourrions-nous donc, en tant que cubains, être prêts à dire, « puisque le peuple dispose de ce qui lui appartient », qu'on peut utiliser le drapeau de façon vulgaire ? Non, que le peuple dispose de ce qui lui appartient, mais quand on joue l'hymne national, il faut se mettre debout. Si on est couvert, il faut se découvrir. Les militaires sont les seuls à avoir le privilège de rester couverts, parce qu'ils saluent le drapeau cubain. C'est pour cela que je me suis engagé dans cette bataille, et qu'on me dise ce qu'on veut, le principe est celui-ci : qu'on n'étale nulle part le drapeau en guise de nappe, qu'on ne le pose pas sur un comptoir, qu'on n'en fasse pas des tenues ridicules. Pas question. Mais la loi ne peut pas tout contenir, la loi ne peut pas aller jusque dans les détails, la loi doit être souple. Est-ce qu'il est vraiment mauvais qu'un sportif cubain en tenue porte sur l'épaule l'anagramme de Cuba ? Est-il impensable qu'un enfant ait sur son foulard de pionnier l'emblème de sa patrie ou le profil de Marti ? Faut-il sévir quand, lorsqu'un athlète pleure parce qu'il vient de gagner aux Jeux olympiques, on lui apporte le drapeau pour qu'il le mette sur son épaule et courre avec, plein d'émotion ? Non, pas du tout. Il y a des différences, voilà tout.

Randy : Après vous avoir lu et écouté à diverses reprises, il y a deux phrases que je voudrais réunir. Vous avez dit que « Le sous-développement engendre ce mal terrible

qu'est l'oubli. » et aussi qu'« Il faut aller vers les jeunes. ». Comment combiner, dans les actes de chaque jour, d'une part la préservation de l'histoire, des monuments, de nos propres vies et d'autre part la confiance en la jeunesse, qui est aussi la confiance en l'avenir ?

Eusebio Leal : Commençons par-là,. D'abord ne pas croire que nous « avons » la jeunesse cubaine. La jeune cubaine est toujours à conquérir, les jeunes sont toujours des générations nouvelles, encore et encore... Il y a des jeunes qui naissent vieux, et tu les vois agir mentalement comme des vieux. C'est un problème génétique. Et d'autres sont jeunes pour l'éternité. Ils ne font pas montre d'une attitude juvénile ridicule, mais d'une attitude juvénile conséquente : de l'audace, du caractère, de l'effort, des sourires, une capacité de création. C'est cela, la jeunesse, la puissance, l'énergie, la force, la volonté de conquête.

Mais il faut donner à tout cela un contenu et une éthique. Nous savons par Fidel lui-même, dans toute l'envergure de sa doctrine politique, que ce concept contient tous les autres, parce que nous devons faire appel aux vertueux et à ceux qui ne le sont pas, qu'il nous faut les attirer à nous et les gagner. Car sinon, que pourrait-on dire de certains hommes qui ont fait leur entrée dans l'histoire par un mauvais chemin pour plus tard devenir tout autres ?

Saint Paul, qui persécutait les chrétiens aux portes de Damas, s'est transformé pour devenir ce qu'il est resté : l'apôtre des gentils. Maximo Gomez, qui a d'abord combattu contre les siens pendant la Guerre Civile Dominicaine[21] sans voir qu'à l'évidence le bon chemin était celui de Gregorio Lupercale, est devenu un libérateur et est mort en grand libérateur de l'Amérique, dédaignant tout pouvoir autre que celui de la gloire conquise, quand il a découvert les contradictions de l'esclavage et la société brutale que l'Espagne avait instaurée à Cuba. Ou encore Braulio Coronaux[22], qui s'était engagé dans l'armée de Batista pour ensuite faire le coup de feu à la Moncada et mourir en combattant pour la Révolution.

Il existe toujours une issue et cela est valable pour tous les jeunes et pour tous ceux qui veulent venir se joindre à nous. Notre appel doit être : « Venez tous à nous ! » Avec vos particularités, vos caractéristiques. Dans un monde aussi pluraliste que le nôtre à l'heure actuelle, personne n'a le monopole absolu de la raison et c'est pourquoi Fidel a prévu qu'il devrait y avoir une place dans la Révolution pour tout ce et tous ceux qui auraient la possibilité de construire et d'agir avec elle. C'était l'esprit de Mella, le fondateur. L'esprit de Frank et d'Abel, dont il faut parler davantage.[23]

Donc, pour moi, il n'y a pas de doute, il faut conquérir et dans cette volonté de conquête, entrent toutes les valeurs, les meilleures valeurs chrétiennes, les meilleures valeurs marxistes, les meilleures valeurs de tous ceux qui combattent pour un monde meilleur, qui croient à la solidarité, à l'amour entre les gens, à la capacité de sacrifice, à l'utilité de la vertu et au futur, comme disait Marti.

Randy : Comment articuler ce regard tourné vers le futur et la préservation du passé ?

Eusebio Leal : On ne peut pas aller vers l'avenir sans le passé. Il faut regarder en arrière et voir d'où nous venons. Quand j'affirme qu'un des maux essentiels du sous-développement est une sorte d'amnésie, c'est parce qu'il faut toujours recommencer. Il y a une espèce d'oubli de ce qui nous a précédé, un Alzheimer social. Il y a une mémoire de l'immédiat mais pas du passé, on réinvente ce qui a déjà été inventé, on présente comme une nouveauté ce qui a déjà été découvert. Mais non, attends ... Je dois me tourner vers José Agustín Caballero, l'oncle de José de la Luz[24], qui a réformé l'enseignement à Cuba. Je dois bien sûr évoquer Heredia, puisque Marti[25] l'appelle ainsi. Est-ce que ce n'est pas lui qui a semé en nous cet amour de Cuba ? Il faut que j'aille voir du côté de Varona[26] et Luz y Caballero, que je fasse appel à ce sens de l'éducation et à la culture dans toute sa plénitude. Il faut que j'en appelle à la science cubaine.

Je me demande : Albarran. Comment peut-on oublier ce jeune si brillant, ou Finlay, au moins pour sa découverte de l'agent transmetteur[27] ? Finlay était un grand médecin, il n'a pas découvert cela par hasard. Et Poey, et Romay[28] ; et c'est ainsi que nous pouvons comprendre ceux qui ont apporté quelque chose, ceux qui ont fait qu'aujourd'hui est ce qu'il est. C'est sur ces fondements-là que Cuba est Cuba.

Cuba n'est pas une élucubration de cerveaux échauffés, elle n'est pas, comme l'a dit un pervers, une invention de Marti. Il ne s'agit pas d'une accumulation d'anecdotes. Cuba est bien plus que cela. Hier, un photographe est venu me voir en me disant : « Je voulais vous montrer mon dossier. » Je l'ai ouvert et j'ai été ébloui, parce que je me trouvais face à un véritable artiste. Et il m'a dit : « Regardez, celle-ci je l'ai prise à l'embouchure du Yumuri ; cette autre, dans la partie orientale du pays, au moment du cyclone. J'étais derrière, avec mon appareil et le batelier s'est arrêté pour contempler le paysage et il m'a dit : « J'ai souvent vu ça. Mais je ne l'ai jamais vu comme aujourd'hui. » Il y a d'abord l'émerveillement devant notre pays ; puis, l'idée de la Patrie. L'idée qu'il existe entre nous quelque chose, une préoccupation, une émotion qui nous amènent à penser que nous sommes cubains, et comme le dit Marti, que c'est ce très doux mystère, cette tendresse, qui font qu'un mot revêt pour nous, n'importe où dans le monde, une dimension particulière : cubain.

Et troisièmement, une nation, un état de droit, une recherche de la perfection, une recherche de la rectification, du changement, un désir véritable, qui ne peut pas devenir qu'un slogan, qu'advienne ici, fruit du travail des cubains, la nécessaire prospérité. Car personne ne peut donner ce qu'il n'a pas, il nous faut prospérer, produire, pour ne dépendre de rien ni de personne, pour pouvoir entretenir avec le

reste du monde des relations d'égal à égal.

Nous sommes surtout les héritiers d'une épée flamboyante qui, comme celle de Vulcain, a été forgée dans la douleur et le sacrifice. J'étais avec Fidel ce fameux jour à l'ambassade des Etats-Unis : ceux qui vont mourir te saluent, voilà quel était notre état d'esprit. Et nous étions vraiment persuadés qu'ils étaient là, mais ils ne sont pas venus ou ils n'ont pas voulu venir. L'épée est là, et crois-moi, je la brandis. La nuit dernière, pendant un moment d'insomnie, je repensais au jour où on m'a apporté la belle reproduction de l'épée de Bolivar, celle qui se trouve dans la Maison du Libertador[29]. Quand a commencé une des manifestations les plus vivantes de notre histoire et que je l'ai présentée au public, j'ai eu la tentation de la tirer du fourreau, et j'ai brandi cette lame en me disant : « Je lève cette épée. Sois notre rempart contre l'ennemi, dresse-toi au milieu du champ de bataille et défends notre peuple. ». Je me souvenais des mots prononcés pendant le mémorable congrès du Parti à Santiago, où sous une pluie diluvienne on a invoqué les morts pour qu'il défendent cette terre.

Randy, je crois que nos morts ont défendu notre sol, et que ce qui est écrit sur le monument à Antonio Maceo est vrai. Presque personne ne le comprend, mais sur ce monument qui regarde la terre cubaine, il y a une série de personnages, masqués par des voiles et par les vagues marines, qui poussent un bateau vers l'eau. Ce bateau, c'est Cuba et ceux qui le poussent, d'après ce qu'a voulu représenter le sculpteur italien Doménico Boni, ce sont les esprits des morts qui mettent Cuba à l'eau en lui promettant que sa barque arrivera à bon port.

Randy : Eusebio, vous êtes un cubain universel, par votre pensée, parce que vous avez pu parcourir une bonne partie du monde et aussi parce que vous avez reçu de ce monde des distinctions méritées pour tout votre travail en faveur du patrimoine. Vous parliez de Cuba et de l'universalité, de ce petit archipel dont Marti a dit qu'il serait l'équilibre du monde, et d'un pays dont Fidel a fait un acteur international. Qu'est-ce qui nous distingue, nous les cubains, dans cet univers ? Quelles sont les choses que nous devons préserver ? Quels sont les défis qui nous attendent ?

Eusebio Leal : C'est vraiment une question difficile, parce qu'il ne peut pas nous venir à l'idée que nous sommes meilleurs, ou que nous sommes différents. Mais, en réalité, je dirais que c'est un peu comme quand tu parcours Cuba de San Antonio a Maisi et que tu constates à quel point varie l'accent, notre façon de parler ; on voit comme l'architecture et même le paysage changent, et l'île est comme une démonstration initiale de la manière dont nous devons aborder le monde dans sa diversité en même temps que dans son unité. La nature, la condition humaine où que ce soit, les caractéristiques particulières qui sont si importantes, savoir aller du général au particulier et vice-versa, voilà ce qui est fondamental. Nous en avons une preuve avec les cubains qui reviennent d'autres latitudes et qui sont allés assurer des

services depuis l'Himalaya jusqu'aux forêts de l'Amérique Centrale, où dans la jungle amazonienne, ou encore ceux qui sont allés en mission internationaliste en Afrique, au Moyen Orient et sont aujourd'hui coopérants pour les droits de ces peuples. Ils reviennent épris de la bonté, parce qu'ils ont rencontré ce qu'il y a de meilleur et d'essentiel dans la condition humaine.

Au sein de cette diversité, les cubains ont leurs caractéristiques. Par exemple, le fait d'être une île entraîne une singularité, parce que l'île qui autrefois a été séparée par la mer est aujourd'hui reliée au monde par cette même mer. Que d'efforts il nous fallut pour abattre cette frontière. Je me souviens que quand l'encerclement a commencé, si nous arrivions à un port ami, on nous photographiait de face et de profil, mais pas en douce, ouvertement. C'était vexatoire, c'était affreux ; c'était une des façons qui nous permettait d'aller dans d'autres parties du monde.

Quand on voit comment le monde s'est ouvert et comment Cuba a tenu bon ; quand on voit un navire tout blanc entrer dans le port en brisant tant et tant d'amarres ; quand on voit les cubains disposer de leur droit à se rendre n'importe où dans le monde et constater que ce n'est pas Cuba, mais que parfois ce sont les autres qui élèvent des murs, on se rend compte que le monde est complexe, mais en même temps qu'il vaut la peine de vivre.

Quand on sort le soir sur le *Malecón* de La Havane et qu'on voit la foule assise sur le mur, on se rend compte que nous avons toujours tout attendu de la mer, le vent frais qui vient de l'Atlantique ; les indiens qui sont arrivés sur leurs radeaux par l'est de Cuba ; les conquistadors et les explorateurs ; les attaquants pirates ; les expéditions des nations ennemies ; les expéditions libératrices ; les invasions mercenaires, et au bout du compte, nous sommes ce que nous sommes et là où nous sommes.

Et nous sommes des gens hospitaliers, quand certains viennent en visite pour une semaine et qu'ensuite je les vois prêts à écrire, avec désinvolture, un livre pour expliquer comment sont les cubains, j'ai la preuve qu'ils n'ont pas dépassé le stade épidermique. Je leur dis : pénétrez au cœur des familles cubaines, apprenez à connaître cette essence impérissable.

J'ai souvenir de la visite chez moi d'un ami qui est arrivé dans des moments critiques. Ma mère était comme un ressort, et elle a rempli une tasse de café prélevé sur l'infime quantité à laquelle nous avions droit et l'a posée devant lui. Mon ami, qui était un homme bien élevé, a dit : « Excusez-moi, je n'en bois pas. » Ma mère, un peu décontenancée, a remporté la tasse et j'ai dit à mon ami : « Ecoute bien ce que je vais te dire, ceci n'est pas une tasse de café, c'est une offrande, parce qu'elle te donne ce qu'elle aime le mieux et dont elle manque, elle te l’offre, accepte-le. ». Et il a appris la leçon.

Cela veut dire que nous devons toujours être accueillants. Nous n'ouvrons pas la porte à n'importe qui, ce n'est pas vrai, peut-être que cela nous vient du monde arabe que l'Espagne nous a fait connaître, quand nous recevons quelqu'un à notre table, c'est nécessairement parce que nous sommes certains que celui qui va s'y asseoir est un ami, si ce n'est pas le cas, nous le recevons, dans un petit salon, sur le perron, assis dans un fauteuil dans la cour, ou hors de la maison. De plus, nous sommes très jaloux de ce qui nous appartient. Bien que nous voulions être modernes, seuls l'éducation et le développement nous ont amenés à ce sens du partage et c'est quelque chose qu'il nous faut approfondir.

Les cubains sont naturellement bons, ils sont plus forts qu'ils ne l'imaginent, ils sont mieux préparés que bien d'autres dans le monde à subir des épreuves. Pour un simple sourire ou un malentendu avec un Etat puissant, une nation aurait pu s'écrouler, et voilà que notre pays était mort de rire, avec à sa tête Liborio[30] et sa guitare, il a pris la situation en main, l'a acceptée et a survécu.

Aujourd'hui, il nous reste le chemin qu'a tracé Fidel. Au moment où il nous quitte, il rend au peuple cubain un dernier grand service dans la vie temporelle, il se couche dans la tranchée et nous interpelle : venez et unissez-vous, car la seule façon de nous sauver c'est de tenir bon. Pour finir, il démonte toutes les idées que se sont faites ses détracteurs sur sa personne, sa psychologie et son esprit. Je ne veux ni buste, ni monument, ni statue, ni timbre, ni rue portant mon nom, et il lance un défi à la superficialité des frivoles et devient par là encore plus important.

Il sait à quel point sont compliqués l'esprit des hommes et l'évolution des sociétés, et il croit comme Marti que le plus important, ce sont les idées, et que c'est cela qu'il faut défendre : les idées. C'est à partir d'aujourd'hui le plus grand trésor des cubains, son héritage qui vient de Marti, son héritage par conséquent cubain. Un héritage propre à Marti, propre à Fidel, qui fusionne pour créer une force de pensée et de culture qui, même à travers les erreurs et les errements des hommes et des processus politiques, jaillit avec une force et une vitalité pour moi incontestables.

Randy : Fidel nous a quittés physiquement, il repose sous cette pierre qui a presque la forme d'un grain de maïs, à Santa Ifigenia, mais ses idées sont ici et là, volant de toute part. Quel héritage, au-delà de cette pensée profondément inspiré par Marti auquel vous faisiez allusion, nous laisse Fidel et quelles sont les tâches que nous, cubains, nous devons d'accomplir pour Fidel ?

Eusebio Leal : Notre tâche, c'est le travail de tous les jours. Il existait ici, le jour de la Fête des Mères, une coutume consistant à offrir une fleur rouge à sa mère vivante et une fleur blanche à sa mère morte. Pour ma part, cela été tous les jours en ce qui concernait ma mère de son vivant. Et ma mère qui est morte, je m'en souviens tous

les jours.
Le plus beau cadeau à Fidel, je le dis à mes collaborateurs, c'est de faire chaque jour son devoir, qu'il n'y ait pas de repos, qu'il n'y ait pas un instant de repos tant qu'il restera dans ce pays ou n'importe où dans le monde une injustice à réparer ; tant qu'il nous faudra essuyer une larme, apporter un pain, aider quelqu'un à avancer. C'est seulement en suivant ce chemin et en adoptant cette position que j'admets l'idée qu'on répète : « Je suis Fidel. » Non, je ne suis pas Fidel, je voudrais être comme lui, mais il a vraiment été quelqu'un d'exceptionnel. La seule manière de le perpétuer, c'est d'agir ainsi et j'estime qu'il nous a laissé assez d'exemples.

Fidel, ne l'oublions pas, a été un homme, et il faut le reconnaître en tant qu'homme et en tant qu'homme cubain. Il faut le voir et l'accepter comme tel, et il s'est rendu compte qu'en tant qu'homme, il était mortel, et qu'en tant que cubain, dans cette dimension, il serait immortel. Cette immortalité, on la trouve dans les mots qui, non loin de l'endroit où nous lui rendions les honneurs posthumes, sur le monument de la Place de la Révolution, s'inscrivent en lettres d'or, une pensée de Marti : « S'il n'existe pas un monde où vont les morts, la vie ne serait qu'une mascarade barbare. »

Eh bien, Fidel est là pour ceux d'entre nous qui croient à un monde dans lequel on se retrouvera, il est là pour ceux qui ne croient pas et pour les agnostiques, mais il est là parmi nous. Parce que l'esprit est la parole et l'œuvre, l'œuvre qu'on a accomplie comme il fallait, celle qu'on n'a pas pu mieux accomplir et celle qui reste à accomplir. Tel est le défi : voir en chaque cubain un cubain. Voir en chacun toute la dignité du monde, tendre la main à tout le monde et même quand la main paraît sale, donner une accolade ; quand on nous demande de faire 100 pas, parcourir dix pâtés de maisons. Cela veut dire que pour être comme Fidel il faut savoir aller au-delà, il faut savoir se surpasser et ce n'est qu'ainsi qu'on trouvera le chemin, la voie à suivre.

On disait au Moyen-Age que tout en haut d'une montagne poussait une rose étrange, la rose de Lil, et que pour la cueillir un amoureux devait escalader le sommet, la trouver et l'apporter à sa fiancée. La fiancée de Marti et la fiancée de Fidel, leur fiancée et la mienne, c'est Cuba.

Randy : Vous disiez de Fidel, dans un hommage émouvant, à peu près ces mots : « Il est rare qu'on puisse rassembler l'effort dans la main ; c'est-à-dire la main qui empoigne et en même temps les idées qui la dirigent. » J'ai devant les yeux l'image de la lanterne du Capitole, qu'on est en train de restaurer, qui sera transmise à la postérité grâce à ce travail extraordinaire de restauration. J'aimerais penser de vous ce que vous avez pensé de Fidel, parce que vous avez été à la fois penseur et créateur, vous avez été un intellectuel et le bâtisseur d'une œuvre. Etes-vous satisfait de la vie, de votre vie ? Quels sont les rêves qu'Eusebio Leal doit encore réaliser ?

Eusebio Leal : Sincèrement, non, je suis obsédé par un tas de choses. Tout d'abord, j'aime beaucoup les belles choses, j'aime les livres, les sculptures, les objets anciens, j'aime les belles femmes, les enfants. Bien que sois un peu comme Hérode après les avoir côtoyés, tu n'imagines pas le nombre d'enfants que je salue.
Le temps est passé tout d'un coup et il s'est enfui si vite que j'ai l'impression que tout était hier. Quand j'ai eu 18 ans, quand j'ai eu 40 ans, quand j'en ai eu 50. Cette vie sous toutes ces formes, où on peut jouer de la musique, manger, vivre, déclamer, regarder, elle est une. L'autre est une inconnue. Pour Fidel, qui était totalement agnostique, c'était une inconnue et il disait toujours : S'il y avait une autre solution, j'adorerais la vie. Il ne la voyait pas, j'essaie de la voir, voilà un des beaux souvenirs de mes relations avec lui.

Oui, j'aimerais avoir une autre vie. D'ailleurs, il y bien longtemps, j'ai dit que pour pouvoir finir ce que je voulais il me faudrait une autre vie que j'avais déjà demandé qu'on me prête, mais hélas le prêteur ne s'est pas encore présenté. Le temps s'en va et il y a deux choses que je veux laisser accomplies. La première : un rare et beau monument à Marti qui se trouve dans la ville de New York, offert autrefois par Cuba. Je compte jour après jour l'argent qui arrive, m'informe-t-on, de mains diverses pour pouvoir en faire une reproduction exacte et apporter cette belle statue de Marti, romantique et unique, à La Havane l'année prochaine.

La deuxième : voir s'allumer la lampe du Capitole. Mais figure-toi qu'il y a au Capitole quelque chose qui n'a pas été mené à bien. L'architecte Felix Cavarrocas[31] a demandé qu'on plante sous le Capitole des centaines de troncs de jiqui[32] pour soutenir dans un sol apparemment peu résistant une coupole pesant des milliers de tonnes. Il a créé une crypte et en 53 on a fabriqué tout un attirail pour y mettre les restes d'un mambi et cela ne s'est jamais fait, parce que le fondement devait être le soldat de l'armée de libération, anonyme, qui est allé combattre et mourir pour une liberté dont il rêvait.

Alors, comme le veut le Général Président Raul Castro, on apportera là les cendres du mambi et on les mettra dans les fondations du Capitole. Demain, quand cet entretien sera publié, on aura placé la magnifique lampe votive en marbre rouge et bronze où, le moment venu, on allumera la flamme, et en mars de l'année prochaine, le cénotaphe sera déjà en place et pourra accueillir les cendres d'un mambi inconnu. Ce lieu mystérieux est entouré des drapeaux de toutes les nations latino-américaines qui enveloppent le rêve existentiel de Cuba. C'est en cela que je crois avec une grande force. Si comme un petit grain de sable dans la mer immense mon travail a servi à ce genre de chose, cela en aura valu la peine.

Randy : En tant qu'ami et que cubain je vous souhaite de vivre encore longtemps pour pouvoir réaliser ces rêves, et pour en faire beaucoup d'autres, qui sont aussi nos

propres rêves multipliés, car nous ne voulons pas que la vie soit seulement faite de pain, mais aussi de beauté, comme vous nous le dites.
Merci beaucoup pour tout ce que vous avez fait, merci beaucoup pour tout ce que, j'en suis sûr, vous allez continuer à faire, Eusebio, et surtout merci beaucoup pour avoir fini cette année avec nous dans cette Table Ronde.

Nous souhaitons à tous les téléspectateurs une bonne et heureuse année 2017, et nous continuerons à nous voir ici même. Nous continuerons à parler de Cuba et du monde, de que nous devons faire, de tout ce qui nous reste à faire et aussi de ce nouveau monde qu'il nous faut bâtir, ce que nous devons faire, comme le dit Eusebio, jour après jour.

Transcription: Yanet Muñoz, Maybel Potrillé, Dayana Lourdes Puertas y María del Carmen Ramón / Mesa Redonda / Cubadebate

(NDT)

[1] Fina García Marruz : Célèbre poétesse et chercheuse en littérature cubaine.

[2] Table ronde (Mesa redonda) -Emission quotidienne de la télévision

cubaine, dirigée et animée par Randy Alonso Falcon.

[3] Eusebio Leal Spengler est l'historien de La Havane depuis 1967 et préside la Commission des monuments nationaux. Il est membre du Comité Central du Parti Communiste cubain et Député à l'Assemblée Nationale. Depuis 1981, il est responsable de la préservation et de la restauration du centre historique de La Havane.

[4] Mambi : Guérillero ou soldat cubain antiespagnol qui a pris part au XIXe siècle aux guerres pour l'indépendance cubaine.

[5] Allusion, sans doute, aux graves problèmes de santé de l'historien qui a subi plusieurs opérations début 2016. On peut aussi penser au fait que plusieurs institutions vitales dépendant du Bureau de l'Historien sont passées en août 2016 sous le contrôle du Groupe de Gestion des Entreprises des Forces Armées cubaines, ce que certains, à Cuba même, ont considéré comme un véritable coup d'Etat et le début de la fin pour Eusebio Leal.

[6] Maximo Gomez (1836-1905) : d'origine dominicaine, héros de l'Indépendance cubaine.

[7] Ecole Atelier *(Escuela Taller) :* type d'établissement qui forme des ouvriers qualifiés dans les métiers liés à la restauration du patrimoine architectural.

[8] Emilio Roig de Leuchsenring (1889-1964) Historien cubain. Fondateur en 1938 du Bureau de l'Historien de La Havane qu'il dirigea jusqu'à sa mort.

[9] 1868 : Début de la Guerre de Dix ans, première tentative de Cuba pour obtenir l'indépendance.

[10] 1895 : Début de la Guerre d'Indépendance de Cuba qui se termina en 1898 par la défaite de l'Espagne.

[12] Henry Reeve (1850-1876) : jeune volontaire américain engagé aux côtés des armées de libération cubaines où il devint général de brigade avant de mourir à 26 ans.

[12] Publié à La Havane en 2006

[13] UNEAC : Union des Ecrivains et Artistes de Cuba

[14] Allusion probable au long entretien entre Fidel Castro et le commandant sandiniste Tomas Borge, publiée en1992 sous le titre : « Un grain de maïs ».

[15] « La vérité vous rendre libres » : phrase de l'Evangile selon Saint Jean

[16] cespédien : de Carlos Manuel de Cespedes (1919-1874), une des pionniers de l'indépendance cubaine, appelé le Père de la Patrie.

[17] Le 27 novembre 1871 -commémoré à Cuba comme un jour de deuil national-, huit étudiants en médecine ont été fusillés à La Havane par le pouvoir colonial. José Marti leur a dédié un poème.

[18] Le 30 novembre 1895, jour officiel de la constitution de l'armée de libération cubaine, le général en chef Maximo Gomez Baez remit solennellement au

lieutenant-général Antonio Maceo Grajales, avec qui il venait d'opérer sa jonction, un drapeau brodé par les femmes de Camaguey.

[19] Allusion au poème « L'étoile de Cuba », écrit par José Maria de Heredia en 1823

[20] Le drapeau de Cespedes date de 1868. Il l'avait hissé dans sa propriété au début de la 1a première guerre d'indépendance. Le drapeau de Cardenas (ville de la province de Matanzas) est l'emblème national actuel (et depuis 1902). Il a été conçu à New-York par un poète cubain et le général vénézuélien Narciso Lopez, qui le hissa pour la première fois lorsqu'il prit la ville en 1850. Les deux drapeaux sont utilisés en parallèle lors des sessions parlementaires.

[21] Appelé aussi Guerre de Restauration (1863-1865). Gregorio Lupéron (1839-1897) était à la tête du premier groupe de rebelles contre l'annexion espagnole. Il devint général, et fut ministre puis président provisoire de la République.

[22] Capitaine de l'armée rebelle mort à 28 ans le 27 novembre 1958 lors de la bataille de Guisa, offensive décisive pour le contrôle de la partie orientale de Cuba.

[23] Julio Antonio Mella Mc Partland (1903-1929), un des fondateurs du parti Communiste Cubain, assassiné à Mexico ; Frank Isaac Pais Garcia (1934-1957), dirigeant étudiant, puis du Mouvement du 26 juillet à Santiago, assassiné dans cette ville par les soldats de Batista ; Abel Santamaría Cuadrado (1927-1953), une des participants à l'attaque de la caserne Moncada. Il fut capturé, puis torturé et assassiné par les militaires.

[24] José Agustín Caballero (1762-1835) : prêtre, philosophe et théologien cubain, auteur de « La philosophie élective », considéré comme le premier ouvrage philosophique cubain. Il prit en charge l'éducation de son neveu, José de la Luz y Caballero (1800-1862) qui devint un grand pédagogue et philosophe.

[25] « Notre Heredia », disait José Marti, qui qualifiait José Maria de Hérédia (1845-1905) de « premier poète d'Amérique ».

[26] Enrique José Varona (1849-1933) Un des intellectuels cubains les plus influents de son temps, auteur en 1900 de la réforme de l'éducation secondaire et supérieure, il fut dans les années 30 une icône des mouvements étudiants.

[27] Joaquin Albarran Dominguez (1860-1912) Célèbre urologue cubain, devenu français, qui fut proposé pour le prix Nobel l'année même de sa mort ; Carlos J. Finlay (1833-1915) : médecin cubain qui découvrit le rôle des moustiques dans les épidémies de fièvre jaune,

[28] Felipe Poey Aloy (1799-1891) Zoologue spécialiste des animaux marins, membre fondateur de l'Académie des Sciences de La Havane ; Tomas Romay y Chacon (1764-1849) : médecin pionnier de la vaccination à Cuba.

[29] Copie donnée par le Vénézuéla en 1994, sous la présidence de Rafael Caldera.

[30] Liborio : personnage emblématique apparu au début du xxè siècle dans la presse satirique, qui représente le peuple cubain, avec l'allure d'un paysan moustachu,

républicain et anti-américain.

[31] Félix Cabarrocas Ayala (1887-1961). Un des architectes du Capitole et d'autres bâtiments de La Havane comme l'Ecole des Beaux-Arts et la Bibliothèque nationale. Egalement sculpteur.

[32] Jiqui : grand arbre qui pousse principalement dans les terrains ferrugineux du centre et de l'est de Cuba.